

MODERNITÉ: AFFIRMATION OU NÉGATION DE SOI?**KOUA Kadio Pascal**

Maître de Conférences

Enseignant-Chercheur

Université Félix Houphouët-Boigny, Cocody (Côte d'Ivoire)

Département d'Études Ibériques et Latino-Américaines

attoumanikadio@yahoo.fr**Résumé**

Le thème de la modernité est à la fois vaste et complexe. Mais, en tant que concept philosophique et sociologique, la modernité est avant tout le projet d'imposer la raison comme norme transcendante en donnant à la société la légitimité de la domination politique, culturelle et symbolique. On peut aussi associer la modernité à l'idéal des philosophes des Lumières : lutte contre l'arbitraire de l'autorité, contre les préjugés et contre les contingences de la tradition. Pourtant, au XX^e siècle, les philosophes de l'École de Francfort ont constaté que la modernité comme projet d'émancipation sociale n'a pas tenu ses promesses. La raison mise au service de la conservation de soi, est entrée dans un processus historique de domination de l'homme. L'homme s'est lui-même enchaîné par cette domination de la nature. C'est dire donc que l'échec de la modernité s'explique par la dialectique. Les succès de la raison ont lieu dans le champ des sciences naturelles et de la technique et non dans celui de la morale ou de la politique. La modernité pose donc le problème axiologique du sens et le problème de la responsabilité éthique.

Mots clés : Modernité, Affirmation, Négation, Raison, Société**Modernity: self-affirmation or self-negation?****Abstract**

The theme of modernity is both vast and complex. But, as a philosophical and sociological concept, modernity is above all the project of imposing reason as a transcendental norm by giving society the legitimacy of political, cultural and symbolic domination. We can also associate modernity with the ideal of the philosophers of the Enlightenment: fight against the arbitrariness of authority, against prejudices and against the contingencies of tradition. However, in the 20th century, the philosophers of the Frankfurt School noted that modernity as a project of social emancipation did not keep its promises. Reason, placed at the service of self-preservation, has entered into a historical process of domination of man. Man has chained himself by this domination of nature. This means that the failure of modernity can be explained by dialectics. The successes of reason take place in the field of natural sciences and technology and not in that of morality or politics. Modernity therefore poses the axiological problem of meaning and the problem of ethical responsibility.

Key words: Modernity, Affirmation, Negation, Reason, Society

Modernidad: ¿autoafirmación o negación?**Resumen**

El tema de la modernidad es a la vez vasto y complejo. Pero, como concepto filosófico y sociológico, la modernidad es ante todo el proyecto de imponer la razón como norma trascendental dando a la sociedad la legitimidad de la dominación política, cultural y simbólica. También podemos asociar la modernidad con el ideal de los filósofos de la Ilustración: luchar contra la arbitrariedad de la autoridad, contra los prejuicios y contra las contingencias de la tradición. Sin embargo, en el siglo XX, los filósofos de la Escuela de Frankfurt señalaron que la modernidad como proyecto de emancipación social no cumplía sus promesas. La razón, puesta al servicio de la autoconservación, ha entrado en un proceso histórico de dominación del hombre. El hombre se ha encadenado a este dominio de la naturaleza. Esto significa que el fracaso de la modernidad puede explicarse mediante la dialéctica. Los éxitos de la razón tienen lugar en el campo de las ciencias naturales y la tecnología y no en el de la moral o la política. La modernidad plantea, por tanto, el problema axiológico del significado y el problema de la responsabilidad ética.

Palabras clave: Modernidad, Afirmación, Negación, Razón, Sociedad

Introduction

La modernité est un concept pluriel. Au cours de son histoire, elle développe des rapports de force et de faiblesse qu'il convient de savoir de façon claire et distincte pour cerner tous ses contours. Ces forces et faiblesses s'expriment surtout en termes d'affirmation ou de négation de soi. C'est le souci de déterminer ces avantages et inconvénients qui explique et motive *ipso facto* le choix de notre sujet comme objet d'étude. Mais dans quelle période historique se situe la modernité ? Comment se définit-elle ? Permet-elle à l'homme de s'affirmer ou de se nier ?

En traitant ce sujet, nous voulons montrer que la modernité est un concept à la fois vaste et complexe. Pour ce faire, nous suivons un cheminement hypothético-déductif. Nous partons d'une affirmation préalable que nous confirmons ou infirmons à travers des argumentations et des preuves. Cette affirmation est la suivante : la modernité est à la fois affirmation et négation de soi.

Le travail obéit à trois mouvements. D'abord, nous situons historiquement la modernité et nous tentons de la cerner et de délimiter ses contours. Ensuite, nous la montrons comme un lieu d'affirmation de soi. Enfin, nous la présentons en tant que lieu de négation de soi.

1. Approche historique et conceptuelle

1.1. Approche historique

L'histoire approche la modernité d'abord et avant tout en termes d'époque. Ainsi, l'historien situe l'époque moderne entre la Renaissance et la Révolution française. En effet, l'époque où les « Temps modernes » couvrent la période historique qui commence à la fin du Moyen âge, en 1453, avec la chute de l'Empire romain d'Orient ou en 1492 avec la découverte de l'Amérique et se termine selon la périodisation française, en 1789, avec la Révolution française. Mais pour certains historiens anglais, l'époque moderne est ininterrompue car elle part des premières Grandes découvertes et continue à nos jours, c'est-à-dire jusqu'à l'époque contemporaine. L'époque moderne est caractérisée par les valeurs de la modernité, à savoir celles des progrès scientifiques, techniques et technologiques et des progrès de la communication et de la raison. En cela, l'époque moderne s'oppose à la période précédente, c'est-à-dire au Moyen âge, longtemps considéré comme un « âge obscur » ou comme une « sombre » parenthèse entre l'Antiquité et la « Renaissance ». Mais qu'est-ce que la modernité en tant que concept ?

1.2. Approche conceptuelle

En tant que concept philosophique et sociologique, la modernité est avant tout le projet d'imposer la raison comme norme transcendantale à la société, en lui donnant la légitimité de la domination politique, culturelle et symbolique. Nous pouvons aussi associer la modernité à la poursuite de l'idéal développé par les philosophes des Lumières c'est-à-dire à la lutte contre l'arbitraire de l'autorité, contre les préjugés et les contingences de la tradition avec l'aide de la raison. Pourtant, au XX^e siècle, les philosophes et l'École de Francfort¹ ont constaté que la modernité comme projet d'émancipation sociale n'a pas tenu ses promesses. La raison mise au service du principe de la conservation de soi est entrée dans un processus historique de domination de la nature interne et externe de l'homme. L'homme s'est lui-même enchaîné par la médiation

¹ L'École de Francfort est le nom donné à l'« Institut de recherche sociale » fondé en 1923 à Francfort par Max Horkheimer et Theodor Adorno dans le but de promouvoir une « théorie critique » à l'égard des contradictions de la société capitaliste. À partir de 1950, ces derniers centrent leurs travaux sur la dénonciation de la faillite de la raison des Lumières en mettant en exergue l'aspect destructif du progrès, l'oubli du bonheur de l'individu.

de cette domination de la nature. C'est au vu de tout ce qui précède que nous nous sommes posé la question de savoir si la modernité est un lieu d'affirmation ou de négation de soi.

2. La modernité en tant que lieu d'affirmation de soi

En quoi la modernité serait-elle le lieu d'affirmation de soi ? La modernité est avant tout le projet d'imposer la raison comme norme transcendantale à la société, en lui donnant la légitimité de la domination technoscientifique, politique, culturelle et symbolique. Que recouvre alors la rationalité moderne ?

2.1. De la rationalité moderne

Le mot d'ordre cartésien, à savoir celui de « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature » (R. Descartes, 2006, p. 47) est paradigmatique de ce qu'il est convenu d'appeler la modernité. Ainsi, comme le souligne A. Yoboua (2016) :

L'Ego sum, ego existo de Descartes, pure saisie de la pensée par elle-même, outre qu'il est l'acte fondateur de la conscience moderne, acte de cet homme qui ne dépend plus que de sa propre orientation, va faire carrière dans la modernité via l'idéalisme allemand sous la bannière de la conscience subjective et des moyens de son objectivation (p. 186).

C'est dire que le point de vue du « Je » et le subjectivisme de l'époque moderne prennent leur source dans la proclamation du « Je », de la subjectivité humaine comme centre de la pensée. Le subjectum, c'est dorénavant l'homme, pensé, bien sûr, à partir de sa pensée. Le subjectum n'est plus ce qui "subsiste" indépendamment de la pensée, mais l'exercice fondamental de la pensée elle-même, comprise comme acte de l'ego. C'est la raison pour laquelle, M. Heidegger (1977) dira : « L'époque moderne se détermine par ce fait que l'homme devient la mesure et le milieu de l'étant. L'homme est ce qui fonde tout étant, c'est-à-dire, au sens moderne, est à la base de toute objection, de toute représentabilité : le subjectum » (p. 72).

Le sens même de la nature et la place de l'homme en son sein se voient modifiés en profondeur. La nature est envisagée comme objet pour la représentation et l'homme comme puissance de représentation et de maîtrise (l'homme en tant que sujet). D'emblée « sue », comme cette matière passive et cette surface plane livrée à la recherche, la nature fait désormais l'objet d'un savoir « objectif » et « exact ». Plus encore aujourd'hui qu'hier, un « phénomène » est déclaré tel lorsqu'il se laisse mesurer, et cette mesure est la seule garantie de son existence pour un savoir objectif. Ce n'est qu'en tant que quantité –de mouvement, de masse– en déplacement dans l'espace-temps qu'un phénomène peut être envisagé. Et la nature ne daigne livrer ses secrets que dès lors qu'elle se conforme aux critères d'évaluation de cette science qui s'est approprié le discours sur la nature, à savoir la physique.

Dans cette perspective, connaître la nature, c'est mesurer des quantités et mettre en équation leurs variations. Une physique quantitative mathématisée réduit le mouvement au mouvement local et la causalité à la cause motrice. Le réel est a priori pensé sous la catégorie du calculable. Le réel devient, selon la formule de Max Planck, ce que l'on peut mesurer. Ce qui est mesuré ou calculé n'est pas seulement à prendre au sens étroit de ce qui peut faire l'objet d'opération, mais au sens de ce sur quoi l'on peut compter, ce dont on s'assure à l'avance le contrôle, ce qui est toujours là disponible et utilisable, sans variation ni surprise. D'où, l'idée chez M. Heidegger (1971, p.130) de définir la science moderne comme « la théorie du réel ». Il s'agit de la mise en place d'un principe de rationalité visant l'optimisation, la maximisation des rendements, donc, un principe d'efficacité et d'efficience au sein même du savoir. La science ne laisse pas être la chose dans

l'intégrité de sa présence au monde, en la réduisant à un simple produit ou à une simple existence disponible. Elle nie ou dénie à la chose son être (sa choseité), par une réduction à l'instrumentalité. La science moderne est, dès sa naissance, et en sa nature même, une interpellation de la nature, une volonté de la maîtriser et de la posséder. En clair, ce qui domine dans la théorie de la science moderne ce n'est donc pas le regard désintéressé qui laisse être librement. La signification ontologique de la θεωρία (théoria) a laissé la place à la fonction technique de la science, c'est-à-dire que la théorie n'est plus le regard qui conduit à l'être et à sa prise en garde, mais l'opération qui permet la calculabilité et l'utilisabilité de l'étant. La θεωρία se nourrissait de l'étonnement inquiet, la science moderne témoigne d'une volonté farouche de maîtrise et de domination. Elle poursuit et harcèle la nature. C'est dire que ce qui domine dans la science est autre chose qu'une simple volonté de savoir.

2.2. Technoscience, liberté et pouvoir

En quoi la science moderne serait-elle fondamentalement techniciste, en conférant ainsi à l'homme le sentiment d'une liberté absolue et d'un pouvoir illimité ? La « représentation scientifique du monde » étant devenue le modèle même de la vérité, cette représentation correspond exactement à la condition de déploiement de l'emprise technique sur le réel. Elle dit la mainmise de l'homme sur une nature réduite à un entrecroisement de lois abstraites. L'impérialisme de la volonté humaine opposant à sa subjectivité conquérante grâce à la « raison » un monde réduit à l'inertie d'une « objectivité » qui se ramène à la raison incarnée ; à ce que disent les idées claires et distinctes. Ainsi, la Raison est la Volonté dominant le monde par la connaissance et pour l'emprise technique. Le monde de la science est un monde objectif, le monde de la technique, c'est la nature de part en part objectivée et donc rationalisée. Ce n'est assurément pas le monde que contemple le poète, le paysage serein aux couleurs contrastées, le monde dans lequel nous vivons de manière sensible. C'est le monde rationnel du quantifiable et de l'objectivable. D'un point de vue systémique, la science n'est pas désintéressée. De toute manière, elle ne saurait exister à l'état idéal d'un pur savoir, dans un monde dominé par le pouvoir. C'est pourquoi, M. Heidegger (2008, p.191) affirme : « La science met le réel au pied du mur. Elle l'arrête et l'interpelle, pour qu'il se présente chaque fois comme l'ensemble de ce qui opère et de ce qui est opéré, c'est-à-dire dans les conséquences supervisibles de causes données. Ainsi, le réel peut-il être désormais poursuivi et dominé du regard » (p. 191).

C'est dire que la science offre, par ses découvertes, des moyens immenses d'utiliser les mécanismes de la nature. Dès que l'on découvre des mécanismes et des lois, nous pouvons agir sur la nature et la modifier conformément à nos désirs.

D'ailleurs, le modèle expérimental scientifique suppose que si l'on fait de la recherche sur la matière ou sur le vivant, nous manipulons la matière ou le vivant. Nous vérifions pour manipuler. L'expérimentation scientifique est une manipulation technique, elle appelle son propre développement technologique, sous la forme d'instruments de plus en plus sophistiqués. Partant, il est impensable d'établir une coupure franche entre d'un côté, un savoir vierge de toute implication de pouvoir, et de l'autre, une technique possédée par l'ambition de conquérir la nature. Cela serait possible dans un tout autre contexte que le nôtre. Car, la nature, réduite à l'étendue géométrique connaissable et maniable à volonté, est entièrement soumise à l'empire de la subjectivité humaine comme volontarisme technicien, en attestant le triomphe apparent de l'homme. Dans le domaine végétal, il s'agit de la réalisation d'organismes génétiquement modifiés (OGM). C'est dire que le matériel génétique (le génome étant l'ensemble des gènes) a été modifié d'une manière qui ne s'effectue pas naturellement par multiplication et/ou par recombinaison naturelle, donc artificiellement pour contenir un nouveau gène. Il s'agit de créer des organismes nouveaux, inexistant dans la nature, et aux propriétés totalement inédites. Les techniques utilisées pour modifier le matériel génétique des organismes vivants sont réunies sous le nom de transgénèse et appartiennent au génie génétique : le nouveau gène est qualifié de

transgène, et les OGM portent également le nom d'organismes transgéniques. Il est possible en laboratoire d'introduire artificiellement de nouveaux gènes dans les organismes vivants.

La nature objectivée devient une source, un réservoir de matières exploitables. L'homme moderne ne se sent pas comme faisant partie de la nature. Au cours des siècles, l'homme a augmenté de manière croissante son emprise sur le milieu naturel en exploitant de plus en plus les espèces. Cette exploitation, en aval, met en relief le lien existant entre la technoscience et l'industrie et, en amont, le fait des modifications génétiques donnant lieu aux animaux transgéniques ; animaux génétiquement identiques (le clonage). Au niveau de la biologie humaine, nous pouvons avancer trois maîtrises : la reproduction, l'hérédité et le système nerveux. Cependant, à bien y voir de près, peut-on affirmer sans être contredit que la modernité est uniquement un lieu d'affirmation de soi ?

3. La modernité en tant que lieu de négation de soi

En quoi la modernité serait-elle le lieu de négation de soi ? Les prouesses de la raison s'observent dans les domaines de la science et de la technique, mais, loin s'en faut, sur le plan éthique et sur le plan du sens des valeurs.

3.1. Modernité et problème axiologique du sens

Quel problème axiologique du sens pose la modernité ? Un problème du sens des valeurs. La valeur de la liberté. La véritable liberté n'est pas celle du sens commun (faire tout ce que l'on veut). La liberté humaine se saisit dans son rapport avec le monde. Elle est le dépassement de soi et des situations par un projet d'avenir, la transformation des situations. Il est question de transcendance, c'est-à-dire le dépassement qui implique la possibilité de choix, possibilité de choix offerte à l'homme. La liberté n'est pas autre chose que l'acte libre : elle est choix. Par ce choix, l'homme se choisit : il choisit sa « situation », ses conditions d'existence (c'est-à-dire la manière dont il les vit), son caractère, ses valeurs : « Pour la liberté, avoir du sens, c'est d'abord, prendre part au sens de l'ensemble, affirmer un ordre de significations. Pour la liberté, avoir du sens, c'est aussi exister pour du sens, susciter du sens, créer du sens et l'ordre des choses qui le manifesteront » (R. Polin, 1977, p. 64).

La volonté de celui qui est libre est un pouvoir de choix entre des possibles. Ce pur pouvoir de choix ou libre arbitre, nous pouvons l'expérimenter lorsqu'aucune raison ne nous fait pencher d'un côté plutôt que de l'autre, faisant de nous la cause absolue de nos actes que rien ne contraint. Ainsi, au premier abord, la liberté se situe au niveau de l'action et se définit comme liberté de mouvement et pouvoir faire. Notre liberté augmenterait avec notre capacité à agir et à satisfaire nos désirs. Cependant, une telle liberté n'est pas réalisable puisque notre action rencontre inévitablement des obstacles dans laquelle l'exercice de la liberté est impensable comme exercice d'une liberté isolée et ne connaissant aucune limite. Il paraît alors plus judicieux de définir la liberté extérieure par l'indépendance entendue comme indépendance à l'égard d'autrui, indépendance qui, en société, se conquiert par les lois. Nous parvenons à une définition de la liberté extérieure très éloignée de la première version.

3.2. Modernité et problèmes éthiques de la responsabilité

Quels problèmes éthiques pose la modernité en termes de responsabilité ? C'est une exigence éthique que de penser la liberté en tant que pouvoir et lieu de nouveaux devoirs pour l'humanité, des changements

constants de la société – d'ordre scientifique, économique, social, politique, culturel– et de la nécessité de questionner nos règles de conduite. « Nul ne peut se passer d'éthique. Elle est essentielle à toute vie en communauté » (P. Cochinaux, 2008, p. 113). L'éthique doit être beaucoup plus sociétale parce que découlant d'une mutation des valeurs et de la culture. Quand le monde s'entend sur des repères de valeurs, il n'y a pas de débat éthique. Il y a nécessité, car c'est la gestion du rapport à l'autre, dans une perspective de différenciation et de multiplicité des valeurs qui obligent le recours à une certaine éthique, pour une plus grande prise de conscience sociale. S'il est vrai que la liberté donne un sens à l'existence humaine, d'où y renoncer, c'est renoncer à la qualité d'homme, il est aussi vrai qu'il n'y a pas de liberté sans responsabilité.

En nous limitant essentiellement à la réalité la plus sacrée qu'est la vie, le grand constat que nous faisons, c'est que la vie elle-même est devenue aujourd'hui un produit comme un autre, qu'il faut maîtriser, manipuler ou transformer, et la vie dans ses composantes humaine, animale et végétale, à travers les diverses expériences technoscientifiques liées principalement et objectivement ou non au « développement béatifique » de l'homme. La science moderne gouvernée en amont et à son insu par le projet de domination de la nature, projet métaphysique qui s'origine chez Descartes, nous donne d'apprécier notre rapport à la vie. Une nouvelle « genèse ». C'est ce que nous promettent certains chercheurs parmi les plus pointus en biologie moléculaire. Mais, ces apprentis sorciers vont plus loin. Ils introduisent, au sein de l'ADN, des éléments étrangers au code génétique universel commun à tous les êtres vivants. Ce code modifié va commander la synthèse, au sein des cellules, de nouvelles molécules étrangères au monde de la vie. Accroître notre liberté, c'est aussi accroître nos responsabilités. Car, aux dires de P. Ricoeur (2008):

Si l'éthique peut être définie, très en gros, comme une orientation de l'agir humain par des normes, la relation de notre agir avec le monde habitable est immédiatement source de questionnement éthique. Plus précisément, les effets même non voulus de l'intervention de l'homme à l'échelle planétaire posent d'emblée le problème moral ou éthique (...) en termes de responsabilité (p.272).

Conclusion

Ce travail nous a permis de montrer que la modernité est un concept qui, bien que d'limité théoriquement dans le temps, est concrètement difficile à cerner dans ses contours sémantiques et spatio-temporels. Elle partage son champ avec la postmodernité, l'hypermodernité et la contemporanéité. En cela, elle est toujours nouveauté. En traitant ce sujet, nous avons voulu montrer que la modernité est un concept à la fois vaste et complexe. Notre bref tour d'horizon historique et les arguments que nous avons développés nous permettent d'affirmer que cet objectif est atteint. De même, nous avons émis l'hypothèse selon laquelle la modernité est à la fois affirmation et négation de soi. Cette hypothèse est confirmée à travers les raisonnements, les cas précis contenus dans les deuxième et troisième parties du travail.

Bibliographie

ATTOUMBRE Yoboua Jacques, 2016, *Heidegger et le problème de la modernité. Pour une conciliation de l'ontologie et de l'éthique*. Sarrebruck, éd. Presse académique francophone.

COCHINAUX Phillipe, 2008, *La liberté*, Namur, Edition Fidélité.

DESCARTES René, 2006, *Discours de la méthode*, Paris, Gallimard, 4^e Edition.

HEIDEGGER Martin, 2001, *Essais et conférences*, Paris, Gallimard.

HEIDEGGER Martin, 2007, *Nietzsche*, Tome 2, Paris, Gallimard, 3^e Edition.

POLIN Raymond, 1977, *La liberté de notre temps*, Paris, Vrin.

RICOEUR Paul, 1991, « Postface au temps de la responsabilité », in *Lectures : autour du politique*, Paris, Seuil.